



VENTE  
34, Rue Tupin  
LYON

# L'Avant-Garde

BOITE  
92, Rue Mercière  
LYON

## JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, s'adresser à M. DENIS BRACK, Rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, Lyon.

### AVIS

Pour être agréable aux nombreuses demandes qui nous ont été adressées, nous informons nos lecteurs qu'à partir de ce jour nous recevons des abonnements, mais pour le dehors seulement. Six mois : 5 francs. — Trois mois : 2 f. 50.

### UNE MANŒUVRE A L'INTÉRIEUR

L'intéressant roman de notre ami Eugène Razoua touche à sa fin; il importe donc tout d'abord de lui préparer un successeur. Mais nous voulons un drame lyonnais, historique, émouvant et surtout populaire.

Nous avons cherché et, ce qui n'arrive pas toujours, nous avons fait à la bibliothèque de notre État-Major une véritable et inestimable trouvaille :

Les Pièces authentiques et inédites du célèbre PROCÈS DE MOUTON DUVERNET fusillé à Lyon, le 19 juillet 1816.

Le récit circonstancié de cette exécution, ou plutôt de cet assassinat, qui excita en son temps, dans l'Europe entière, un sentiment unanime d'indignation, aura, nous n'en doutons point, un immense succès dans notre ville.

Le Procès de Mouton Duvernet, dont la rédaction a été confiée à un des collaborateurs de l'Avant-Garde, sera très-prochainement commencé dans nos colonnes.

Une idée en amène toujours une et plusieurs autres.

Nous préparons une série d'études physiologiques sur les sociétés musicales de Lyon.

Cette série débutera par un historique complet de la Fanfare lyonnaise, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

Nous publierons également, et cela à partir de samedi prochain, des Echos de coulisse, dus à une des plumes les plus spirituelles et les plus... piquantes du monde... artistique.

Enfin, notre collaborateur J. Frantz reprendra dans le numéro suivant ses Causeries sur les théâtres.

Tout ceci, bien entendu, n'est qu'un complément et ne change en rien le cadre de notre rédaction habituelle. Voilà pour le présent. Mais ce n'est pas assez, et bientôt nous nous expliquerons au sujet d'une surprise MONUMENTALE (?) que nous réservons aux lecteurs de l'Avant-Garde.

Le secrétaire de la rédaction.

### ÉCOLE DES FRÈRES

#### Les Impressions d'un petit Pendu.

MONSIEUR,

Puisque vous désirez connaître ce que j'ai éprouvé pendant que j'étais pendu par les pieds à l'école des frères, je viens vous raconter tout ce que je me rappelle. Mon père y consent; rien ne peut donc m'empêcher de parler.

Cependant le frère directeur était venu chez nous me recommander d'affirmer devant messieurs les Juges que je ne me souvenais plus de rien; mais mon père l'a congédié et m'a ordonné de dire la vérité. En effet, en obéissant au frère directeur, j'aurais commis un gros mensonge.

Il est vrai que je n'ai pas tout dit à messieurs les juges, mais c'est qu'on ne m'a pas tout demandé. Ainsi, je n'aurais pas fait difficulté d'avouer que souvent le frère Pirin, me prenant par le cou, m'a frotté la bouche contre ses souliers et le plancher de la classe; mes lèvres en sont encore toutes meurtries.

Monsieur, je n'ai été pendu que quatre fois... je vous l'assure, mieux vaut être pendu qu'être couché, la tête sur le bord d'une table et les pieds à l'extrémité d'une autre; car, ayant le vide au-dessous de soi, on a grand-peur de rouler à terre; et, dans cette position, nous recevions du frère Pirin de nombreux coups de baguette sur le ventre, l'estomac, les jambes, partout. Moi, quand cela m'arrivait, je me raidissais de toutes mes forces afin de ne pas tomber; mais, plus je me raidissais, plus les coups de baguette me faisaient mal!

Cependant, j'ai bien souffert la première fois que j'ai été pendu par les pieds... C'était à la fin d'une classe; j'avais pas mal bavardé et reçu aussi pas mal de coups de signal; il me manquait quelques cheveux, et les oreilles me cuisaient... n'importe, heureux d'aller en récréation, je causais de mon mieux à travers les rangs... Tout-à-coup je me sens happé, enlevé avec un crochet de fer... me voilà étendu sur le plancher de la classe... je me débats, je crie, j'appelle au secours! j'étais entre les mains du frère Pirin, qui,

aidé par un grand, me liait les mains derrière le dos et me ficelait les jambes... puis il me traina jusque dans un coin de la classe, et là, enfin, me pendit par les pieds à un gros piton enfoncé dans la muraille.

A ce moment-là j'entendis un de mes camarades crier deux fois: « Bourreau! bourreau!... je le dirai à ses parents! » Mais je me rappelle aussi avoir entendu quelques rires... alors je songeai à un large accroc existant dans le fond de mon pantalon... Sans doute il était devenu visible... cela me fit honte, et je me tus... Mais j'avais le cœur plein de rage, j'aurais voulu être libre pour sauter sur tout le monde, être assez fort pour tout exterminer!... Voyez donc comme cela me rendait méchant!...

Je suis petit, le piton était un peu trop haut pour moi; aussi, je ne touchais le plancher qu'avec la pointe des cheveux... J'avais la figure tournée vers le mur, j'écoutais mes camarades jouer dans la cour... plus aucun bruit dans la classe... Alors je m'amusai à contempler le plafond: au-dessus de moi, dans le coin, je distinguai quelques fourmis allant et venant... un peu plus à gauche, une sorte de petit ver qui rampait vers le coin...

Tout-à-coup, derrière moi, se fit entendre comme un bruit de cahier qu'on feuilletait... probablement c'était un frère... Je tentai de voir, je tournai la tête, je me mis à remuer... soudain, un violent coup de baguette me tomba sur les mains... surpris, je poussai un cri... Evidemment, c'était le frère Pirin... Mais pas un seul mot ne me fut dit... le cahier recommença son bruit... alors je m'amusai de nouveau à regarder le petit ver qui continuait de ramper, et les fourmis qui ne cessaient d'aller et de venir. J'en remarquai une suspendue à un filament de tapisserie: on eût dit qu'elle m'examinait: elle était noire.

Puis, je pensai à la grammaire qu'il fallait réciter au commencement de la prochaine classe... si j'allais être interrogé... Dans la crainte d'une nouvelle punition, j'essayai de me rappeler ma leçon... vains efforts! mes idées s'embrouillaient, la sueur me venait autour des cheveux, et je me sentais les pieds tout froids.

Je souffrais beaucoup aussi aux poignets, il me semblait que mes mains enflaient... Je m'étais tellement débattu qu'on avait serré très-fort la ficelle. Voilà que sur le mur, à la hauteur de mon œil droit, une grosse araignée parut, immobile... elle semblait darder sur moi de gros yeux... de temps en temps une de ses vilaines pattes se détachait du mur et s'allongeait comme pour m'atteindre... J'eus l'idée de souffler dessus de toutes mes forces pour la faire partir, mais, plus je soufflais, plus elle se cramponnait... on eût dit qu'elle allait s'élever sur moi... je commençais à prendre peur!...

Et toujours, derrière moi, un bruit de cahier... j'allais demander pardon... Mais s'ouvrit la porte de la classe... quelqu'un entra... c'était un frère qui ricana en m'apercevant et me lança une insulte... Je ne pus m'empêcher de répondre: « Je le dirai à mon père! » « — Eh bien, dis-lui encore ça! » Et m'arriva une violente taloche qui me fit balancer... Cela mit en fuite l'affreuse araignée, et j'en fus bien aise!...

Les deux frères se mirent à causer à voix basse... je me rappelai que celui qui venait de me frapper avait essayé de faire de moi un mouchard; il voulait que je lui rapportasse les conversations de mes petits camarades... j'avais refusé obstinément... « Il m'en veut, me disais-je, ils m'en veulent tous, et moi je les déteste, je les méprise, parce qu'ils sont méchants!... je ne veux plus venir ici... si on m'y force, je quitterai mes parents, je m'en irai loin de Lyon, n'importe où!... » et je me mis à imaginer toutes sortes de combinaisons pour échapper aux frères!...

Cependant, je me sentais de plus en plus chaud à la tête... j'étais pris de petits étourdissements... le nez me picotait... j'aurais voulu y porter la main, pour m'assurer si je ne saignais pas... Une eau amère me remplissait la bouche... il me semblait que j'allais vomir... Je me souviens d'une mouche qui vint s'abattre sur mon visage... j'avais beau secouer la tête, elle s'acharnait à me torturer... c'était comme une pointe d'aiguille, et je pensais à ma mère... « Ah! si elle voyait dans cette position son petit Charles!... » et j'avais envie de pleurer!...

D'ailleurs, je commençais à ressentir dans le ventre de grandes douleurs... et j'avais soif, très-soif!... Fait curieux! je voyais devant mes yeux, tout près, comme une multitude de petits serpents qui se tordaient dans tous les sens!... et plus haut, sur le plafond, le petit ver rampant m'apparaissait énorme, et les fourmis grossissaient à vue d'œil!...

Je ne sais si les deux frères avaient haussé la voix, mais leurs paroles m'arrivaient de plus en plus distinctes... ils parlaient, je m'en souviens bien, d'un maître d'école et de sa femme, et en disaient des choses que je ne comprenais pas... mais ils riaient, et leurs rires tombaient sur mon crâne comme des coups de marteau... Tout d'un coup, mes coliques augmentèrent horriblement; puis j'éprouvai par tout le corps des picotements insupportables... j'aurais donné tout au monde pour me gratter avec fureur!...

Puis, voilà que tout mon sang me fit l'effet de dégringoler dans ma poitrine comme une masse de plomb... Il me sembla que j'étais devenu très-lourd et que par mon poids le piton allait fléchir!...

En même temps, mille bluettes passèrent devant mes yeux... J'étouffais... je voulais crier... impossible! mon gosier était tout en feu et il n'en sortit rien... Je me sentais mourir... impossible encore!... « Est-ce que je vais mourir?... » pensais-je. Et les ricaneurs des deux frères me martelaient sans cesse... « Ah! si je les tenais!... ah! quand je serai grand! » et mille projets d'horribles vengeances sillonnaient mon cerveau... Je me sentais toute la tête en feu... ma bouche était grande ouverte, sans voix!... La classe semblait tourner... des lueurs rouges me brûlaient les yeux... à travers ces lueurs, je vis le petit ver arriver près des fourmis; et les fourmis se précipitèrent sur lui... et le petit ver se débattait, se tordait... et dans une sorte de délire il me sembla que j'étais le petit ver et que les noires fourmis étaient des frères... Je dus à ce moment m'agiter affreusement... je dus pousser un cri terrible!...

Le reste est comme un rêve... J'étais emporté à travers un bruit effroyable de cloche, de voix, de pas... Revenu à moi, je me trouvais en classe, à ma place, et tous mes camarades me regardaient!...

Je saignai abondamment du nez... et je me mis à pleurer comme un enfant... que je suis! Aujourd'hui, je saigne encore souvent du nez; mes nuits sont pleines de vilains rêves, et mes bras couverts de pustules et de meurtrissures... Tous mes cheveux n'ont pas encore repoussé, mes oreilles déchirées ne sont pas encore guéries!...

Mais, ce qui me console de toutes ces petites misères, c'est que je n'irai plus jamais à l'école des Frères.

Pour copie conforme: Denis BRACK.

### HUITIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

M. Jules Vallès, dont la personnalité s'affiche, — n'allez pas lire s'affirme, — vient de ressusciter une école, celle des Démolisseurs. M. Vallès, qui joue au pur, n'a pas même pour lui le mérite de l'invention, car cette école est vieille comme les envieux. En province, où l'on ne peut voir comme nous les choses de très-près, il pourrait se faire que l'on eût cru à la mort de M. Vallès, l'aboyeur perpétuel; c'est une erreur. Ledit Jules ayant publié, il y a deux ou trois ans, alors qu'il était inconnu, un épais volume, les Réfractaires, fut engagé par M. de Villemessant pour faire au Figaro ce que Thimothée Trimm fait au Petit Journal. Les appointements étaient tentants: 20,000 fr. pour une année.

M. de Villemessant, qui se connaît en hommes et par cela même a grande confiance dans son coup d'œil, fit annoncer M. Vallès à grand renfort d'orchestre. Le nouveau venu débuta; il devait donner trois cent soixante-cinq articles par an; je ne crois pas qu'il alla jusqu'à trente; il était poussif au bout d'un mois. M. de Villemessant dut avouer qu'il s'était trompé, et M. Jules Vallès quitta le Figaro.

Dernièrement, M. de Pène, rédacteur en chef de Paris, mit une fois par semaine la troisième page de son journal à la disposition de M. Vallès.

### Feuilleton de l'Avant-Garde

#### JOSÉ ARRASTOYA

VI (Suite).

La reconnaissance enfin l'emporta. Il transcrivit l'ordre qu'il venait de recevoir, mit en tête: « Lisez et brûlez, » et au bas: « Si vous poussez votre promenade jusqu'à Zaldivia, dites à Juan Etcheverria, mon frère de lait, qui m'est tout dévoué, et que vous avez vu ici, de venir me parler ce soir avant la nuit. Attendez son retour sur la lisière du bois qui se trouve à moitié chemin d'Ataun et de Zaldivia. » Il chargea son domestique de porter la lettre au logement de don Antonio Miralès.

« S'il n'est pas chez lui, ajoutez-lui, tu recommanderas de la lui donner dès qu'il rentrera. »

Don José, plus tranquille après avoir pris cette résolution, acheva de dénouer sa correspondance et d'y répondre. Ce travail le retint jusqu'à l'heure du dîner. Quand il se leva de table, Juan Etcheverria n'était pas encore arrivé. Le commandant monta à l'étage supérieur, s'assit près d'une fenêtre, et, braquant sa lunette d'approche sur la route, y chercha vainement l'homme qu'il attendait.

Les derniers rayons du soleil couchant semblaient embraser les sommets pierreux des monts Cantabres, le crépuscule s'épaissit peu à peu, des lumières brillèrent aux habitations isolées, et la nuit tomba lentement sur la campagne.

« Allons, dit le commandant, il n'aura voulu s'en fier qu'à lui-même. Dieu le garde! »

A neuf heures du soir, il fit appeler l'officier chargé de la garde des prisonniers. Il lui communiqua l'ordre du général en chef, prescrivit d'éveiller don Antonio à minuit, de l'instruire de son sort, de lui laisser le temps de régler ses affaires, d'écrire à sa famille ou à ses amis, de le mettre en chapelle à deux heures, et de le faire conduire à quatre heures du matin au lieu de l'exécution.

### VII.

L'officier venait à peine de sortir que la porte s'ouvrit de nouveau, et donna passage à don Antonio Miralès, le visage enluminé et beaucoup plus gai que de coutume.

« Vous, vous! » cria don José en étendant les bras.

— Eh! oui, moi.  
— Que venez-vous faire ici?  
— Caramba! ma partie d'échecs.  
— Malheureux fou! vous tenez Dieu, votre créateur.

— Ah ça, puisqu'il s'agit de fous, permettez-moi de vous dire que la maison en est pleine. Quand je me suis présenté chez vous, votre domestique a ouvert la bouche comme une hultre qui bâille; j'ai cru que votre officier d'ordonnance et un autre qui se trouve dans l'antichambre allaient entrer dans la muraille, tant ils ont reculé en me voyant; et entre nous, don José, vous-même ne me paraissez pas avoir la tête bien saïne. Que signifie cet air ébahi? Est-ce que j'au-

rais par mégarde emporté votre argenterie ce matin?

— Allons, je vois que vous n'avez pas reçu ma lettre.

— Quelle lettre?

— Celle que je vous ai écrite vers midi, et qu'on a laissée chez vous.

— Il est très-vrai que je ne l'ai pas reçue, n'étant pas rentré chez moi. Je me suis promené, j'ai joué au billard, j'ai fait des visites et j'ai dîné chez un des notables d'Ataun, qui honore en moi l'ami du commandant supérieur. J'ai donc dîné, très-bien dîné, et me voilà. Qu'y a-t-il?

— Vous serez fusillé demain à quatre heures.

— Fusillé! s'écria don Antonio, au mépris des capitulations!

— Vos chefs sont les premiers à les violer. Don Juan de Torres, fait prisonnier en Aragon, a été passé par les armes. J'ai reçu du général en chef l'ordre de vous faire subir le même sort, par représailles.

— C'est impossible, don José.

— Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie

pour vous sauver. La lettre que je vous ai écrite vous avertissait en vous donnant les moyens de fuir; mais la fatalité, votre imprudence, peut-être, ont rendu ma bonne volonté inutile. Il faut mourir.

— Un ami tel que moi!  
— En recevant cet ordre terrible, j'ai cherché autant qu'il était en moi à concilier les devoirs du soldat et ceux de l'ami. Maintenant il est trop tard: mes ordres sont donnés, vous êtes désigné, on vous a vu entrer ici. Je peux faire à un ami le sacrifice de ma vie, de mon honneur, jamais.

— Voyons, don José, votre rigorisme manque de logique. Ce matin vous enfreigniez les ordres de votre général, et vous ne voulez pas les enfreindre ce soir!

— C'est vrai, j'ai capitulé avec mon devoir; mais, je vous l'ai dit, ce matin j'étais censé ignorer ces ordres; ce soir je les connais et les ai communiqués à mes subordonnés.

— Allons, dit don Antonio qui reprenait peu à peu son insouciance naturelle, dormez ou faites semblant de dormir. J'ouvre doucement cette fenêtre, je l'enjambe sans difficulté, car le sol de

Cela devait durer tant que le nouveau venu serait intéressant; il ne le fut jamais, et à la troisième semaine, c'est-à-dire au troisième article, il dut quitter Paris.

Voilà le journaliste : il n'a pu faire au *Figaro* ce que Thimothée Trimm fait au *Petit Journal*; il n'a pu faire au *Paris* ce que n'importe qui ferait n'importe où. Etant très-ambitieux, il crie très-fort contre ce qui est très-haut. Il joue au fameux : *Ote-toi de là que je m'y mette*. Ses victimes actuelles — dois-je dire victimes ? — sont MM. Jules Favre, Pelletan et Picard. Au dire de l'aboyeur, ces messieurs sont galeux, pourris jusqu'à la moelle des os; tous les Parisiens, tous les provinciaux, tous les Français sont vendus à n'importe qui. Lui seul, Jules Vallès, est un pur !

— Méfiez-vous, méfions-nous tous de ces hommes infiniment petits qui veulent arriver à la notoriété en démolissant les autres. N'ayant ni le courage, ni le talent, ni la patience de se faire une réputation, ils veulent arriver d'emblée aux positions que d'autres mettent trente ans à conquérir.

Les hommes impuissants deviennent envieux, les envieux deviennent enragés, les enragés mordent, étouffons-les !

Les nouvelles de cette semaine ne sont pas précisément d'une gaieté folle. Un agent de change vient de fuir en Belgique, le théâtre de la Gaité vient de faire faillite, et une jeune fille du meilleur monde vient de fuir la maison paternelle, en emportant un jeune homme dans sa voiture.

Les agents de change qui vont visiter la Belgique sont fort nombreux depuis quelque temps. Il me semble que rien n'est terrible comme la vie de boursicotage. C'est une lutte perpétuelle contre le hasard. Ils sont là deux à trois mille à la Bourse, qui crient, s'agitent, tempêtent, se bousculent, le tout pour faire passer l'argent des autres dans leur poche. Et le soir, s'il y a quinze cents gagnants, il y a forcément quinze cents perdants. Or, il y a beaucoup à parler que, sur ces quinze cents derniers, un au moins se pendra ou se jettera par la fenêtre. Quand on joue à la Bourse, on devrait toujours avoir un revolver chargé dans sa poche.

Mademoiselle Lasseny, une ex-chanteuse de l'Eldorado, disparue depuis deux ou trois ans, reparait sur le théâtre de ses exploits. Elle va, paraît-il, reprendre : *Je chante si bien quand il est là* ! une chansonnette qui lui valut autrefois quelques succès.

Je me souviens qu'un jour Lasseny chantait cette romance, et, légèrement enrhumée ce soir-là, elle panachait les couplets de quelques fausses notes. Bache, l'immense Bache, le créateur du *Roi de Béotie*, était dans la salle; à chaque fausse note de Lasseny, il donnait les marques très-accentuées d'un profond mécontentement. Tout à coup, au moment où Lasseny lançait le refrain : *Je chante si bien quand il est là*, Bache se leva, et développant sa grande taille :

— Mesdames et Messieurs, puisque mademoiselle chante bien quand il est là, je vais le chercher.

Et il sortit; vous jugez l'effet produit; Mademoiselle Lasseny ne s'en est pas encore relevée.

Un autre engagement est celui de Mademoiselle la Périne au Théâtre-Déjazet. Vous vous souvenez du tapage que l'on fit autour de cette jeune fille il y a deux ou trois mois. Elle fut remarquée dans un kiosque où elle vendait des journaux, et faillit supplanter Isabelle, la bouquetière du Jockey-Club. Les petits crevés, qui lui ont fait une réputation de beauté et qui papillonnent autour d'elle sur le boulevard, assisteront demain à ses débuts. Du reste, un journal annonce qu'elle portera un costume qui laissera ses jambes à demi-nues et que son corsage sera suffisamment décolleté.

Allons, allons, pas de talent, mais une nudité complaisante, Mademoiselle la Périne aura du succès.

En Bretagne :  
— Madame Kerveecq, que fait donc votre fils à Paris ?  
— Oh ! ne m'en parlez pas, ça n'a pas vingt ans, ça joue, ça fume et ça sait déjà comment une femme est faite.

Jacques HURET.

MENUS PROPOS D'UN FRANC-TIREUR

Et de deux... *Gaulois* !... Bordeaux possède une feuille satirique illustrée du même nom que celle que dirige M. Tarbé à Paris, et qui a juré de pousser à bout le plus illustre des enfants de l'Auvergne !

Ce *Gaulois*, des rives de la Garonne, a pris fantaisie de représenter lithographiquement, une scène de foire comme on en voit tous les jours. Un grand monsieur sec, la manche retroussée, se dispose à asséner un coup de poing sur une tête de turc...

Seulement, le monsieur sec ressemble énormément à Henri Rochefort, l'homme à la Lanterne, et la tête de turc... dame la tête de turc ne ressemble à personne, car on la voit par derrière.

Quelle allusion, quel emblème, l'auteur bordelaise a-t-elle pu bien voir dans ce groupe? je n'en sais rien, mais elle a supprimé au *Gaulois* la vente sur la voie publique.

Le parquet lui a fait un procès...

Ce n'est pas à Lyon qu'on scalperait de la sorte un pauvre journal pour un motif aussi problématique. L'administration et la justice y ont assez d'esprit pour ne pas en avoir trop...

C'est égal, jamais le *Gaulois* de Paris n'a été davantage *voix publique* que depuis qu'on lui interdit la voie publique. Tout le monde s'y abonne. Chacun veut voir chaque soir quel numéro a amené au dynamomètre de l'esprit, celui qui s'escrime d'un incomparable biceps sur une tête d'Auvergnat...

Pauvre gaieté française! à quel régime est-elle réduite par ces temps massauds et par ce carnaval outrageusement court de 69! Sur qui peut-elle se rattraper de cette disette absolue de drôleries de bon aloi qui caractérise le moment présent? Est-ce sur ces histoires de gens coupés en morceaux comme celle dont s'émeut actuellement Paris, et qui se rééditent chaque année à un certain nombre d'exemplaires, (l'éditeur gardant la plupart du temps un anonyme, respecté par la police).

Est-ce sur les amoncellements de brutalités commises par des instituteurs, soi-disant religieux, sur de pauvres petits enfants d'ouvriers?

Est-ce sur ces prouesses de soudards ivres que M. Freynet, le mordant chroniqueur du *Temps*, récapitule chaque mois sous la rubrique *gaités du sabre*?

Une de ces *gaités* a marqué le mardi-gras à Caluire, près Lyon, et marqué en

même temps deux *pékings*, l'un à la figure, l'autre à la main.

Ce qu'il y a, non pas de particulièrement gai, mais d'assez inusité dans cette scène (si commune et si habituelle d'ailleurs), c'est que l'un des deux *pékings* susdits était un prêtre... Nous aimons à croire que l'ecclésiastique sabré n'avait aucun tort préalable à se reprocher et ne s'était point placé vis-à-vis du militaire dans un cas qui le mit *loin du Seigneur*... En un mot, nous pensons que le soldat l'a frappé *a priori* et non autrement. Maint ana a circulé à ce sujet, ce qui n'est pas étonnant, vu que le chasseur en était un héros... de Mentana!

Mais non, la gaieté française — à Lyon du moins — a eu pour plat de résistance le gourmand bal officiel de la Préfecture.

Lisez plutôt l'ingénieuse relation que M. F. Linossier du *Salut* en retrace par la plume d'une ingénue de son pays!

Ne plaisantons pas; c'était fort beau et l'on s'est beaucoup amusé, bien qu'avec le plus grand ordre. Ah dame! il y a de l'ordre, beaucoup d'ordre dans la maison de M. le Sénateur.

Le vestiaire surtout était admirablement organisé. Aussi, une jeune modiste qui, en sa qualité d'épouse d'un employé de mairie, avait eu l'insigne honneur d'assister à cette fête, en traçait-elle le lendemain pour une de ses amies une esquisse fort pittoresque, mais assez mal orthographiée. Dans ce rapport elle était inférieure à celle de l'ingénue de M. Linossier. Ce n'est jamais cette aimable jeune personne à qui il fût arrivé de terminer sa narration par ce *pataqués* curieux :

On peut dir queu ça a tété hum gren suquécès de VESTE HIER.

GULLOT.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

Les *Tablettes de Marseille* viennent d'être supprimées pour avoir traité de matières politiques et d'économie sociale. Le gérant a été condamné à 30 francs d'amende, et l'imprimeur à 200 francs. Pas de prison!... Je prends le train...

Si l'on ne le voyait de ses propres yeux, jamais on ne croirait quelle est, dans un pays comme la France, l'influence de certains hommes sur le calme et la tranquillité... de la température.

En effet, le thermomètre qui depuis longtemps était au variable ou à l'orage, semble s'être arrêté définitivement au beau fixe, depuis la condamnation à quatre mois de prison de notre confrère Dumarest.

Il est vrai que son incarcération tombera rudement à propos.

Beau fixe!

Les patineurs sont volés un peu comme il faut; à peine ont-ils eu deux pauvres jours de travail, — d'aucuns disent de plaisir, — et nous voilà déjà au treize février; et le mois de février n'a que vingt-huit jours, d'où je conclus avec Monsieur de la

Palice, que l'hiver a, cette année, un jour de moins, que les années bissextiles.

Ce raisonnement va faire rêver les fanatiques du patin.

Avouons que le *Temps* est un rude économiste: ne devrait-il pas aider de ses conseils nos principaux fabricants de budgets, lui qui trouve le moyen d'épargner un jour tous les quatre ans. Il y a beaucoup à parler que si l'administration de son domaine était confiée aux princes de la terre, on verrait apparaître au commencement de chaque siècle un décret dans le genre et dans le français qui suit :

Nous, HULUBERLU, par la grâce de Dieu, etc...

Vu le retard considérable apporté dans les affaires de l'État et des particuliers par la rapidité des années, et considérant qu'il importe de rattraper le temps perdu; considérant en outre que le siècle où nous allons entrer est composé de vingt-cinq années bissextiles, et que cet excédant de vingt-cinq jours peut être employé avec beaucoup plus d'utilité en bloc que partiellement :

DÉCRÉTONS :

On commencera d'abord ledit excédant jusqu'à complet épuisement, après quoi les mois reprendront leur cours ordinaire, à moins qu'il n'y ait lieu de procéder à un nouvel emprunt.

Donné pour être exécuté dans tout le royaume; CAR TEL EST NOTRE BON PLAISIR.

HULUBERLU.

Et comme un emprunt en amène un autre, on mangerait de ce train-là cinq ou six siècles d'avance.

C'est M. Leverrier qui ne serait pas content.

Tout le monde a sauté la semaine passée: (pourquoi existe-t-il des exceptions?)

Mercredi, soirée dansante à la Préfecture; samedi, grand bal du Préfet; dimanche, non moins grand bal du Maréchal. Ou ne danse-t-on pas maintenant?

C'est tout de même bien drôle de voir des hommes sérieux endosser leur costume le plus grave, le plus sévère, pour se livrer publiquement à des exercices de gymnastique, auxquels le moins sage d'entre eux rougirait de s'abandonner, chez soi, loin de tous les regards. Quelle nécessité pour cela de s'habiller en notaire! Il est vrai qu'à la Préfecture, la danse est nécessairement officielle, et, par conséquent, au niveau des fonctions les plus importantes.

Il y a ainsi une foule d'actes qui changent de caractère selon les lieux et les circonstances.

L'autre jour, par exemple, je blâmais cette habitude d'interrompre à tout propos, passée dans les mœurs de nos députés. Interrompre est ordinairement le fait d'un homme grossier; mais dans une assemblée politique, entre gens revêtus d'habits galonnés, il faut établir une distinction.

Que les personnages assis à gauche coupent la parole à ceux assis à droite, ils font preuve d'un manque d'éducation blâmable au plus haut degré; quand, au contraire, les interruptions viennent des personnages de droite, ces derniers affirment par là leur patriotisme, et l'on ne saurait leur prodiguer assez d'éloges et de rubans pour les maintenir dans de semblables dispositions.

Autre exemple :

Dans les circonstances ordinaires de la vie, un individu vous attaque dans votre honneur, vous le soumettez, car il a tort.

Mais, si cet individu est coiffé d'un gâteau de Savoie, s'il a le corps enveloppé dans une légère soutane, si l'insulte a lieu devant un tribunal, vous n'y attachez pas la moindre importance, au contraire, vous êtes le premier à dire qu'il fait bien son métier, et qu'il gagne dignement son argent. Cette fois l'insulteur a raison.

Vous voyez bien que certains actes changent de caractère, suivant les lieux et les circonstances.

C. Q. F. D.

Traduction à l'usage des caneres : *Ce Qu'il Fallait Démontrer*.

Il est des costumes qui donnent de singuliers privilèges à leurs propriétaires, et les avocats seraient parfois bien ridicules sans le brevet de gravité qu'ils doivent à leur accoutrement. J'en ai vu un plaider le même jour deux causes diamétralement opposées et les gagner toutes deux; alors je me suis demandé pourquoi il ne leur était pas permis de prendre la parole dans la même affaire pour les deux parties adverses.

Un vieux reste de pudeur qui disparaîtra bientôt !...

Tout le monde connaît X., le riche banquier, escompteur passionné pour son art, et qui ne paye comptant personne, depuis son propriétaire jusqu'à son décréteur, sans retenir 5% au moins.

Un de ses amis disait l'autre jour de lui : Si X., avec ses deux millions de fortune, fait testament, nous y lirons certainement cette clause :

Je lègue à mes enfants tous mes biens, se montant à la somme de deux millions cent mille francs, moins l'escompte.

ERNEST CAPITAN.

Dimanche prochain 14 courant, à 1 heure, dans la grande salle du restaurant Mille, chemin de la Demi-Lune, 23, à Saint-Just, la Société d'Enseignement populaire tiendra sa sixième réunion publique et gratuite.

M. Ed. Millaud, avocat, traitera de *La Guerre devant le bon sens public*.

Le dimanche 21 février 1869, la Société d'Enseignement populaire transportera ses réunions à la Croix-Rousse.

La première réunion publique et gratuite aura lieu à 1 heure dans la salle Valentin, place de la Croix-Rousse, 8.

Nous invitons les sociétés musicales de Lyon : Harmonies, Fanfares et Orphéons, à nous faire parvenir le plus tôt possible les renseignements nécessaires à leur physiologie. Désirant offrir à nos lecteurs une étude sérieuse et vraie du mouvement musical à Lyon, nous tenons essentiellement à contrôler la véracité de nos informations particulières.

OPINIONS MONSTRUEUSES

Le pape a adressé dernièrement, au directeur du journal la *Correspondance de Rome*, un bref dans lequel il parle des « *Opinions monstrueuses* que propage la presse périodique »

Comme journaliste, je lis à peu près tous les journaux. Or, convaincu que le pape ne pouvait certainement avoir formulé, sans de graves raisons, une semblable accusation, j'ai soigneusement recherché dans les colonnes des journaux de mon pays ces « opinions monstrueuses ».

Le résultat des recherches longues et consciencieuses auxquelles je me suis livré a été concluant, et il me paraît démontré aujourd'hui que, sans aucun doute, le pape ne lit, parmi les organes de la presse française, que l'*Univers*, le *Pays*, l'*Etendard*, le *Monde* et quelques feuilles de province *ejusdem farinae*.

l'appartement est au niveau du jardin, l'escalade le mur, qui n'a pas plus de six pieds... »

Il se préparait à exécuter son programme, quand don José Arrastoya, étendant la main sur ses pistolets, lui dit d'une voix ferme :

« Si, moi vivant, vous faites un pas de plus pour vous approcher de cette fenêtre, je vous casse la tête. »

Cette rigueur suggéra à don Antonio une réponse qu'avec un peu de réflexion il eût sans doute retenue :

« Je ne croyais pas, dit-il, que don José Arrastoya eût la mémoire si courte. »

Et, croisant les bras sur sa poitrine, il se promena.

Don José tressaillit comme s'il avait été frappé au cœur. Une résolution subite, invincible, ce sentiment libérateur qui nous enlève aux angoisses de l'incertitude, détendit les traits de son visage.

« Don Antonio, dit-il, vous me connaissez assez pour savoir que je pousse la rigidité militaire jusqu'à l'exagération; c'est mon défaut. La réflexion me montre possible ce qui m'avait

d'abord paru impraticable. Qui vous a vu entrer ici ?

— Pedro votre domestique, votre officier d'ordonnance et l'officier commis à la garde des prisonniers. La nuit est si noire, qu'excepté eux, personne ne m'a vu.

— Mon officier d'ordonnance et Pedro, il ne faut pas s'en occuper; quant à l'autre, s'il est encore là, vous êtes libre, car, après tout, c'est moi qui commande ici. »

En disant ces mots, le commandant passa dans l'antichambre, et rentra presque aussitôt.

« Tout va bien, dit-il d'un air joyeux. L'officier n'était pas parti, je lui ai donné l'ordre d'attendre, et j'ai les moyens de m'assurer de sa discrétion. »

— Don José, dit le colonel avec émotion, pardonnez-moi un mot que la dureté de vos paroles a pu seule m'arracher. Je ne suis pas un lâche; mais autant la mort me paraît belle et glorieuse quand on l'affronte volontairement, autant il me répugne d'être abattu comme une brute. Cependant, avant de profiter de la chance de salut que m'offre votre générosité, je veux être sûr que

votre honneur soit à couvert et aussi votre avenir de soldat.

— Je vous l'ai dit, interrompit don José en parlant rapidement, je suis sûr du secret. Ah! ajouta-t-il avec l'intention évidente de convaincre le prisonnier, si l'officier eût été parti, c'en était fait; mais il est là. C'est toujours votre étoile, » dit-il en souriant.

Il écrivit quelques lignes pour Juan Etcheverria, donna la lettre à don Antonio, et lui dit :

« Partez, il n'y a pas de temps à perdre. »

Il le poussa dans une pièce contiguë à son cabinet en disant :

« Ouvrez la porte qui donne sur le jardin. »

— Adieu, dit le colonel, et au revoir!

— Au revoir! » répondit le commandant avec un sourire étrange.

VIII.

Le front appuyé sur la fenêtre de son cabinet, il suivit de la pensée, plutôt que du regard, car l'obscurité était profonde, le fugitif, qui sans doute gagnait le mur de clôture, et, quand il le

crut en pleine campagne, il s'assit devant sa table.

Il y a dans la vie des circonstances plus fortes que l'homme, quoique en apparence elles lui laissent toute sa liberté. Sous l'empire d'une tyrannie morale bien autrement violente que la tyrannie matérielle, nous ne procédons pas à nos actions par le raisonnement; nous agissons d'abord, quitte à raisonner plus tard. Telle était la situation de don José. Une seule chose lui paraissait impossible : c'était de faire fusiller don Antonio. Le lecteur l'a deviné sans doute : l'officier que don José disait être dans l'antichambre était parti depuis longtemps, les ordres étaient donnés, toutes les mesures prises pour l'exécution, le prêtre averti, et la présence du prisonnier chez le commandant ne pouvait plus être un secret.

Qu'allait faire don José, lui, le commandant supérieur donnant à ses subordonnés l'exemple d'une infraction à la discipline militaire, de la désobéissance aux ordres du général? De quel droit, exécuter passif d'une sentence qu'il n'avait pas portée, s'arrogeait-il le pouvoir de faire grâce, se substituant ainsi au roi? Ces réflexions l'as-

sailèrent comme il venait de terminer une lettre dans laquelle il expliquait à son chef les motifs de reconnaissance et d'honneur qui l'avaient engagé à favoriser l'évasion de don Antonio; mais il sentait si bien qu'un pareil acte s'explique et ne s'excuse pas, qu'il repoussa le papier avec découragement.

Dans ce brusque mouvement, les canons de ses pistolets se choquèrent l'un contre l'autre. Il prit l'une de ces armes et la plaça devant lui. Mais une nouvelle lutte l'attendait, celle du chrétien contre le soldat. La main droite sur son pistolet, la main gauche sur la lettre, il promenait son regard de l'un à l'autre, comme un homme qui n'a que l'embaras du choix, quand tout à coup il bondit sur sa chaise. Il venait d'être frappé d'une idée, conséquence qu'il n'avait pas prévue de sa générosité, mais conséquence terrible et inévitable. Il arma son pistolet et l'éleva à la hauteur de la tempe...

Une main, se posant sur son bras, l'abassa sur la table. Il tourna vivement la tête.

X...

(La suite au prochain numéro.)

L'Opinion, d'Anvers, raconte un fait inouï d'intolérance religieuse.

Un Anglais, du nom de Wilfort, s'établit, il y a quarante ans, à Tamise. Il sut conquérir, par les éminentes et rares qualités de son cœur, non-seulement l'estime et le respect, mais encore l'adoration de la population tout entière. Grâce à sa charité infatigable, il n'y eut plus un seul pauvre dans tout le pays. M. Wilfort, qu'on appelait la Providence des malheureux, mourut il y a quelques mois. Le deuil fut général. Les fils de cet homme de bien s'appliquèrent à marcher sur les nobles traces de leur père. Malgré cela, un prêtre fanatique, un véritable évergumène, M. de Rooy, vicaire de la paroisse, n'a pas eu honte d'exciter publiquement la population contre les bienfaiteurs généreux de tout le pays; le prétexte de sa fureur est que MM. Wilfort appartiennent à la religion réformée.

L'Opinion, d'Anvers, s'exprime ainsi :  
« Cet homme n'a pas craint, il y a quinze jours, pendant la grand'messe, d'outrager de la manière la plus grossière MM. Wilfort, et de les désigner à la haine des habitants catholiques. « Fuyez ces protestants, s'est écrié cet évergumène; faites un détour pour ne pas les rencontrer; ne les saluez pas; n'ayez aucun contact avec eux. Ceux qui ont suivi le convoi de Wilfort auraient mieux fait de rester chez eux, etc. »

Nous ne voulons pas flageller comme nous le pourrions, et peut-être comme nous le devrions, la conduite indigne de ce fanatique; on nous dirait que nous nous plaçons à « manger du prêtre »; mais qu'il nous soit au moins permis de faire quelques réflexions sur la manière dont M. le vicaire de Rooy paraît comprendre et interpréter l'Evangile.

Comme prêtre et comme catholique, M. de Rooy doit connaître à fond l'Evangile; il faut avouer, en tous cas, qu'il a une singulière manière de la mettre en pratique.

L'Evangile dit : *Rendez le bien pour le mal.* Et M. le vicaire de Rooy rend le mal pour le bien..

L'Evangile dit : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Et M. le vicaire de Rooy attaque deux hommes de bien parce qu'ils appartiennent à une religion autre que la sienne.

L'Evangile dit : *Aimez-vous les uns les autres.* Et M. le vicaire de Rooy prêche publiquement la haine, l'injustice et l'ingratitude.

Si c'est en agissant de la sorte que M. de Rooy compte convertir au catholicisme ceux qui n'appartiennent pas à cette religion, je doute qu'il fasse de nombreux prosélytes.

Les opinions sont libres; M. de Rooy, vicaire de Tamise, peut avoir les siennes, mais elles ne semblent bien autrement « monstrueuses » que celles de la presse périodique dont le pape se plaint si amèrement dans le bref dont nous parlions dans le premier paragraphe de cet article.

Nous ne nous appesantirons pas sur les barbaries commises, à Lyon, par les Frères de la doctrine chrétienne, Melchior Olivier et Pirin; notre rédacteur en chef, Denis Brack, les a justement et suffisamment signalées, il y a huit jours, à l'indignation publique, dans un article plein de verve et d'ironie; mais nous ne pouvons nous empêcher de tirer de la conduite sans nom des *Très-Chers Frères* une indispensable conclusion :

C'est que ces représentants d'une religion qui enseigne la mansuétude, la patience, la miséricorde et la charité, professent ouvertement des opinions mille fois plus « monstrueuses » que les nôtres, puisqu'au mépris de leur doctrine, ils trouvent juste et équitable de maltraiter lâchement et cruellement de pauvres enfants sans défense.

Jamais, que je sache, un écrivain de la presse libérale n'a trouvé qu'il fût bien de frapper un enfant.

Pour ne pas flétrir de semblables actions, il faut être rédacteur du *Monde* ou de l'*Univers*, c'est-à-dire approbateur *systématique* de tout ce qui porte la soutane; dans ces feuilles partiales, on trouve toujours des correctifs habiles, des excuses adroites, des explications spéciales qui peuvent tromper peut-être ceux qui n'entendent point d'autre son, mais dont le lecteur éclairé fait promptement et bonne justice.

Il me paraît donc incontestable que ce sont les opinions de cette presse servile qui ont été trouvées « monstrueuses » au Vatican.

Nous partageons entièrement, sous ce rapport, l'avis du souverain-pontife romain.

Marius GÉRARD.

*Nous prions instamment les personnes qui posséderaient des documents inédits, soit sur la mort de Mouton Duvernet, soit sur sa vie, d'avoir l'obligeance de nous les communiquer ou de nous indiquer les moyens d'en prendre connaissance, afin de faciliter les recherches de notre collaborateur.*

## A TRAVERS LE SALON

DEUXIÈME ARTICLE.

Avant d'examiner les portraits, il est quelques peintures de genre qui méritent d'être mentionnées ici. Ainsi, le tableau de M. Hyppolite Debon, (*les Ecueils de la vie*) possède des qualités sérieuses comme arrangement général. Malheureusement le peintre ne s'est pas assez servi du modèle pour traiter les nus; à part le personnage principal, le seul réellement vivant, les autres figures ne s'affirment pas sur la toile avec une vérité suffisante.

Notons un charmant *Compte-Calix*: *l'Orpheline* ainsi qu'un simple *Comte*, mais non moins bon: *la Beccuée*.

Le tableau de M. Brisset, *la Foi, l'Espérance et la Charité*, est une bonne peinture décorative: composition excellente et bien menée; la couleur est un peu pâle, mais ce défaut est racheté par un dessin élégant et correct et surtout une entente parfaite des draperies.

M. Baron Stéphane a deux toiles dont l'une est bonne comme couleur: *un mariage de raison*. Ah M. Baron! pourquoi avez-vous fait *l'enfance de Jupiter*, alors qu'il vous aurait été si facile de vous abstenir.

Louis Guy nous semble faible cette année. Ce peintre ne devrait pas sortir de son genre. Chassez le naturel... Voyez le portrait qui porte le n° 404 et dites-moi si ce n'est pas là une peinture à la chien... dent.

Je veux bien nommer M. Domer, mais en le prévenant que ses tendances par trop commerciales finiront par tuer ce qui reste en lui de véritable sentiment artistique. Qu'il y prenne garde.

Remarquons encore le petit page de M. Mettling très-vivant et très-naturel, oisons en passant l'intérieur d'alchimiste de M. Pabst, les tirailleurs de M. Doviane et il ne nous restera plus qu'à dire quelques mots sur un genre de peinture bizarre, étrange que l'on voit régulièrement s'étaler à chaque nouveau salon.

Inventeur: M. Lavergne.  
M. Lavergne un original... artiste s'il en fut, a pour peindre et surtout pour peindre juste des procédés dont il peut, à juste titre, réclamer le brevet d'invention. Un de ces moyens consiste par exemple à choisir chez le premier marchand de brique à bras venu, une photographie qu'il marchande, achète et emporte dans son... laboratoire.

Là, il couvre successivement son acquisition de plusieurs couches épaisses de couleurs variées, jusqu'au moment où la photographie parvient à l'état de *croûte*, ce qui, entre nous, ne tarde pas à arriver.

M. Lavergne a la spécialité des tableaux héraldiques et parfois ses légendes valent des poèmes. Le 507 en est un :

*« L'aigle plonge son regard dans l'éternité. — Symbole de l'Empire. — La sublimité des pensées et des desirs. »*

Je demande le photographe... pour l'encadrer.

Les portraits de Mme Salles-Wagner sont très-justement appréciés du public connaisseur et possèdent en effet de grandes qualités de coloris et de dessin; mais pourquoi ces têtes et ces mains, aussi belles par la fraîcheur et la variété de leur carnation que par la pureté et la vérité de leurs lignes, surgissent-elles presque toutes de vêtements vides ou à peu près?

Examinez avec attention le portrait 758, et dites-moi si ce vêtement de velours, fort bien point ma foi, ne s'ablîmera pas sur le parquet au moindre choc?

Si nous faisons à Mme Salles-Wagner ces quelques observations de détail, c'est qu'estimant à sa valeur son incontestable talent, nous voudrions voir ses œuvres absolument parfaites. Arrêtons-nous maintenant devant le portrait de M. Richard.

Nous admirons dans cette toile ce que nous avons vainement cherché ailleurs, c'est-à-dire un buste aussi bien que les chairs traités avec une recherche et un soin égaux; le sang circule facilement sur cette brune tête de jeune femme, et on voit que les étoffes enveloppent un corps solide et... parfaitement constitué. Ce sont ces considérations qui nous font placer en première ligne et sans hésitation aucune l'œuvre de M. Richard, comme étant la meilleure du Salon.

En exécutant le portrait de Mlle F. D., M. Faivre-Duffer a cru devoir y mettre un grain de poésie; nous ne saurions l'en blâmer; il est, du reste, des sujets qui inspirent, et celui-là doit être du nombre....

Une pose ravissante et naturelle, et une couleur harmonieuse, quoique un peu tendre, telles sont les qualités de ce tableau.  
Notons également une bonne étude de M. Gauthier (354); de M. Seignemartin, une ébauche — mais rien qu'une ébauche — étonnante comme couleur, mauvaise comme dessin, et enfin un portrait de M. Servant, bien préférable à ces deux autres tableaux. Ce portrait est consciencieusement dessiné et suffisant comme coloris. Je ne lui ferai qu'un reproche, c'est d'être trop petit relativement au sujet du milieu.

Pourquoi M. Laeuria a-t-il exposé ce portrait de feu son frère?... Si ce portrait, tout mauvais qu'il est, était placé à côté de ses pasteels, je comprendrais..., mais il n'en est point ainsi; et alors pourquoi?

Jules FRANTZ,

Lyon compte un journal hebdomadaire de plus. Le premier numéro de la *Mascarade* a paru dimanche. Le propriétaire et directeur de cette feuille politico-satirique est M. Labaume. Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère.

## DU CLOU

Passé-Carême.

Le carnaval est fini.  
*Carni vale!* A la chair adieu!  
Adieu les victuailles! adieu la viande!  
Adieu les engouffrements de volailles truffées, de rosbifs juteux, de venaisons succulentes!

Adieu les étalages de jambes plantureuses, de formes potelées, de chutes de reins lascives, de viande suante enfin!

Carême est arrivé en cliquetant, coiffé de la coque d'œuf traditionnelle et la peau de l'abdomen collée au rectum.

Il est venu, ce vieux crevé, vêtu d'un cilice et armé de la discipline neuve pour les macérations de rigueur. Il a fait son entrée en psalmodiant le *miserere* du ventre et le *de profundis* de l'orgie.

Triste, mes frères! triste et désolant à faire pâlir d'effroi les plus courageux viveurs de notre époque. — Nous voici tous condamnés à la plus cruelle des pénitences qu'on puisse nous infliger, à nous ventripotents émérites! à nous insatiables de goinfrerie et d'exhibitions plastiques, toutes frémissantes de sensualisme et pantelantes de passion insouviée.

Ah! mes frères, cette perspective de racines au beurre, de légumes secs, d'œufs à la coque et de morue conjugale, me met dans une colère telle, que si l'épouvantail-Carême avait des oreilles, je lui débiterais, dans le style fleuri de Vadé, Veillot et autres poissards célèbres, une litanie d'épithètes à l'acide prussique, qui le forceraient bien à fuir à reculons jusqu'au Mardi-Gras de 1870; cela nous procurerait le voluptueux plaisir de voir encore, 365 jours durant, s'étaler à nos yeux, ou sur nos tables toujours dressées, les chairs et viandes de toutes les catégories.

Tenez, je me pourlèche rien qu'en y pensant!

Mais hélas! le zodiaque et le calendrier s'entendent comme larrons en foire pour pousser en avant l'étiage personnage avec une force tellement irrésistible, qu'à moins d'un moyen de sauvetage inespéré, nous serons tous

réduits à l'état de harengs saurs à l'expiration de son affreux règne de 40 jours et 40 nuits.

Eureka! Eureka! mes frères. Mon esprit, que je mettais à la torture, a enfin trouvé, sinon le moyen de sauvetage, du moins un palliatif qui doit, en atténuant le mal, nous faciliter la traversée de cette Thésbaïde de la contenance et du jeûne, sans trop de déchirements d'entrailles ou de privations sensuelles.

Voilà ce que c'est: A cette enseigne:

## AU PASSE-CARÊME

Cantine bourgeoise des jouissances réunies

une vivandière de nos compatriotes, que je commandite, jeune veuve entre deux âges, se propose d'offrir prochainement à messieurs les viveurs célibataires ou veufs sans enfants les jouissances complètes de la vie, qu'on cherche, hélas! trop souvent dans l'existence, sans jamais les trouver réunies.

C'est sous forme de cantine bourgeoise, pour l'habitation et la vie de famille, qu'elle présente cette panacée.

Le ventre, le cœur, l'esprit et l'âme trouveront chez elle à satisfaire leur appétit, quelque glouton qu'il soit.

Pour le ventre: — Ancien cordonbleu d'un chanoine, elle connaît tous les secrets d'une cuisine raffinée. Sa table sera succulente à rendre des points à Brillat-Savarin, et son ordonnance capable de ressusciter Vatel.

Gourmets, gourmands et goulous y trouveront leur compte.

Pour le cœur: — Douée d'une sensibilité charitable, l'amour n'a point de secrets pour elle: poétique et langoureuse avec les jeunes blonds rêveurs, rieuse et décidée en face des viveurs qui préfèrent la ligne droite aux quatre chemins du béguéulisme; ardente et fouguese jusqu'à la fièvre avec les Antony recherchant l'amour qui dévore, rend furieux et tue.

Donc: apprentis au B A ba, roués en logique et passionnés en algèbre, seront satisfaits au-delà de toute espérance.

Pour l'esprit: — Françoise d'Aubigné, M<sup>me</sup> Récamier et Madeleine Brohan ne lui vont pas, dit-elle, à la cheville. Tous les sujets de conversation lui sont familiers: littérature, musique, peinture, théâtre, histoire, bourse, sciences abstraites ou occultes, ont une case réservée dans son cerveau. Son esprit est pétillant, grâve, décollé ou profond suivant la circonstance et l'interlocuteur. Chez elle la saillie jaillit comme un trait, la pointe et l'à-propos sont constamment prêts à être lancés dans la conversation qu'elle sait

## Feuilleton de l'Avant-Garde.

### SOUVENIRS D'UN SPAHI

#### KHAIREDDIN CHAOUCH

II (Suite).

— Pourquoi?  
— Pour deux raisons. La première, c'est que s'ils eussent voulu avouer, ils l'eussent fait avant qu'un seul d'entre eux fût fusillé. Il y a quelque serment là-dessous. La deuxième, c'est qu'ils ne supposent pas les roumis assez naïfs pour croire qu'ils sauvaient leurs têtes en disant, par exemple, que ce sont les trois premiers que l'on a fusillés qui seuls ont frappé le lieutenant.

Huit turcs, le fusil sur l'épaule droite et conduits par un sergent, venaient vers nous. Arrivés devant la prison, ils mirent l'arme au pied et se rangèrent en bataille.

Khaireddin venait d'ouvrir la porte.

C'était une grande salle carrée, éclairée par une lucarne grillée percée au plafond, aux murs blanchis au lait de chaux, un vrai cube de pierre. Au fond et en face de la porte, sur le lit de camp qui s'étendait entre les deux murs, des ombres blanches étaient accroupies. A l'entrée de Khaireddin, elles se levèrent comme mues par un ressort, et, silencieuses, marchant à reculons, allèrent à l'extrémité du lit de camp, se coller le long du mur ou s'incruster dans les angles. On n'entendait que le bruit des respirations haletantes, on ne voyait de ces figures livides que les yeux démesurément ouverts. Appuyé au montant de la porte, je sentais des gouttes de sueur froide me perler au front.

Khaireddin enjamba gaillardement le lit de camp et laissa tomber sa large main sur le premier bur-nous à portée. On entendit un grand soupir de soulagement.

Le condamné que Khaireddin avait saisi n'avait fait aucune résistance — on ne résiste pas à la fatalité. — C'était un tout jeune homme de vingt ans à peine, à la face imberbe, aux grands yeux noirs humides.

— Chaouch, dit-il d'une voix ferme en s'adres-

sant à Khaireddin, m'est-il permis avant de mourir d'embrasser mes frères?

— Embrasse! embrasse, *ouldi!* (mon fils): Khaireddin Chaouch n'est pas une hyène.

Alors, tour à tour, chaque prisonnier vint baiser le condamné sur la bouche, le baiser d'adieu. Le dernier, un vieillard, après l'avoir embrassé, ôta de son cou un chapelet à grains d'ambre et le lui mit entre les mains.

Les prisonniers, en file entre les deux rangs de baïonnettes, le condamné et Khaireddin, au centre, s'avancèrent au pas vers le lieu des exécutions. Douze turcs, commandés par un adjudant, les y attendaient.

Pendant cette marche funèbre, le condamné avait les yeux baissés; Khaireddin essaya une ou deux joyusetés de son répertoire; peine perdue. Le jeune homme récitait des prières à voix basse; les grains du chapelet glissaient rapidement entre ses doigts, il ne leva même pas la tête.

On fusillait le long du mur du fort, dans l'angle formé par un bastion. Arrivé là, le condamné tira très-bas sur les yeux le capuchon de son burnous, et, conduit par le Chaouch, il alla s'accroupir à quatre pas du mur.

Le peloton d'exécution s'approcha à huit pas. Les douze chiens de fusil craquèrent; les douze canons tombèrent en joue. Les lèvres de l'homme remuaient, le chapelet s'égrenait toujours entre ses doigts.

L'adjudant leva son sabre...

On n'entendit qu'un coup.  
La fumée dissipée, on vit le supplicié couché sur le côté; pas un tressaillement, pas une convulsion. Il avait été littéralement foudroyé. Le coup de grâce fut cette fois-là une superfluité.

Le vieillard se détacha du groupe des prisonniers, alla reprendre aux mains du cadavre son chapelet, le mit à son cou et rejoignit ses compagnons.

Les jours suivants virent les mêmes scènes se reproduire; sur treize prisonniers, douze avaient été passés par les armes; dans l'après-midi du jour où le treizième avait dû être fusillé, je rencontrai Khaireddin.

— Eh bien, lui dis-je, on a donc exécuté le dernier ce matin?

— Non.

— Et pourquoi donc?

— Oh! pour une excellente raison, la meil-

leure de toutes. Je l'ai trouvé mort ce matin dans l'angle du lit de camp.

— Il s'est tué?

— Non, il est mort de peur, peut-être de vieillesse. Tu sais, c'est le vieux au chapelet; je l'avais laissé le dernier à cause de son âge. Pauvre vieux! Il était bien trop faible pour avoir frappé le lieutenant. Enfin! j'ai hérité de son chapelet; vois comme il est beau. Je te le donne, tu en feras cadeau à quelqu'un de ta famille quand tu iras en France.

— Merci, lui dis-je, garde-le!

— Si, si; je tiens à ce que tu le prennes. Ça sera un souvenir. Qui sait? nous ne nous reverrons peut-être plus, quoique ce ne soit pas probable. J'ai reçu ma nomination d'inspecteur de police à Constantine, et je pars demain pour me rendre à mon poste.

La-dessus, Khaireddin chaouch me jeta le chapelet autour du cou, me serra la main, et s'éloigna en me criant adieu.

EUGÈNE RAZOUA.

(La suite au prochain numéro.)

soutenir avec une volubilité à nulle autre pareille. Le mot piquant, graveleux s'il le faut, s'ajoute toujours avec finesse à la phrase insidieuse. Elle cultive très-agréablement la nuance et ne dédaigne pas le calembourg.

Artistes, savants, penseurs, bourgeois ou bavards trouveront à qui parler et seront, elle le suppose, toujours compris.

Pour l'âme : — Partez de Socrate et Cicéron jusqu'à Allan-Kardee, en passant par saint Jean Chrisostôme, saint Augustin, Bossuet et Pascal, sans oublier Pythagore et Descartes. Faites en route une halte chez Saint-Simon et Bringham-Young, vous êtes certain de la trouver à chaque station. Elle a une thèse toute prête pour la théologie ou la théosophie de chacun. La psychologie n'a pas d'arcane mystérieux dont elle ne puisse extraire la quintessence.

Son âme propre, qu'elle sait être une émanation essentielle de la Divinité, son âme a parcouru la gamme multiple du clavier des sensations : elle a été tour à tour candide, faible, sensitive, épanouie, extasiée, attristée, héroïque, fiévreuse et abjecte; ce qui lui permet à l'occasion d'éprouver, de ravir ou de corrompre.

Philosophes, dévots, croyants et matérialistes même sont assurés de trouver chez cette perfection féminine la corde jumelle de celle qui peut vibrer en eux.

Et le prix de la pension sera gradué suivant le genre de jouissance dont le pensionnaire fera sa consommation habituelle.

Cet établissement type, s'il se crée, aura plus fait pour l'espèce mâle isolée que n'ont fait, jusqu'à ce jour, toutes les unions au septième arrondissement de la vieille Lugdunum.

Allons, mes frères désespérés, la Thébaïde peut se transformer en Eden; accourez au PASSE-CARÈME. Au diable la haine et les mortifications, et... Vive la joie!...

CHAUVIN, Vieille Brisque au 15<sup>e</sup> cuirassiers.

Pour copie rectifiée, A.-M. CLÉMENCIN.

Il y a quelques mois, Charles Pradier vint donner à l'Eldorado de Lyon une série de représentations; nos compatriotes ne se doutaient guère qu'ils avaient devant les yeux, en chair et en os, le célèbre improvisateur Albert Glatigny, sans cela ils eussent assurément fait au rumeur populaire un accueil un peu plus enthousiaste. Charles Pradier, c'est-à-dire Albert Glatigny, a été ces temps derniers la malheureuse victime d'une méprise incroyable de la part d'un brigadier de gendarmerie à la recherche de Jud.

SÉRAPHINE

Comédie en 5 actes, Par Victorien Sardou.

Un succès! mais qui n'en sera pas un à Lyon, malheureusement, grâce au talent négatif de Mme Dalloca.

Sardou — il est assez populaire pour être appelé Sardou tout court — Sardou avait d'abord intitulé sa pièce la Dévote; le titre a été changé, et ce n'est pas regrettable, car le caractère de Séraphine n'est qu'esquissé: tout le monde connaît le sujet de la pièce, il est inutile d'y revenir. Comme exécution, elle peut se résumer en quelques mots: de vieux types, une surabondance d'esprit d'un bout à l'autre et une intrigue très-habilement conduite; enfin un dénouement qui n'en est pas un. Dans Sardou, les personnages deviennent beaucoup trop commodes à la fin du cinquième acte; il faut, non gré mal gré, que tout se passe pour le mieux; et à toutes les comédies du même auteur on pourrait appliquer ces paroles prononcées par le baron de Rosanges, pendant que les spectateurs mettent leur pardessus: « Tout est bien qui finit bien. » Séraphine n'est pas la dévote, et ce n'est pas de sa dévotion que naît le drame. Supposez une femme du monde, qui ait fait vœu de mettre au couvent sa fille, fruit d'une faute; que cette

Voici, du reste, comment raconte ce fait l'Ami Jacques, du Méphistophélès, un de nos futurs collaborateurs :

ALBERT GLATIGNY EN PRISON

Un chapitre dramatique vient de s'ajouter au roman comique de l'auteur des Vignes folles et des Flèches d'or. Albert Glatigny, le poète inspiré qui charma Toulouse il y a trois mois, et qui nous quitta pour aller prodiguer à Marseille ses rimes sonores et ses chants harmonieux, l'improvisateur merveilleusement doué, qui a bien voulu honorer notre humble feuille de sa collaboration, s'est vu, comme l'illustre Brizacier, son héros, au moment de faire son testament.

Comme Callot, qu'il mettait en scène, il y cinq ans, dans un délicieux prologue d'ouverture, joué à Nancy; comme Callot qui vivait avec des bohémiens nomades, notre ami, faisant des vers ici, jouant la comédie là-bas, mène une vie errante dont s'accommodent parfaitement son indépendance et sa philosophie. — Or, après son séjour à Marseille il s'était engagé dans une troupe de comédiens qui devait donner des représentations à Bastia. La mauvaise gestion d'un directeur inhabile, et peut-être peu honnête, amena bientôt la débâcle; le théâtre, une écurie, ferma. — Nous n'entendîmes plus parler de Glatigny.

Lundi, en lisant les Tablettes de Marseille, un des meilleurs journaux que nous connaissions en province et que le nom de son rédacteur en chef, Horace Berlin, recommande suffisamment, l'entrepreneur suivant nous sauta aux yeux :

« Décidément, notre ami Glatigny n'a pas de chance. Voici la lettre qu'il vient d'adresser à M. Benjamin, un jeune artiste de mérite, actuellement en résidence à Marseille :

« 17 nivôse, an 77. »

« Mon cher Benjamin, » Ta lettre m'attendait à Ajaccio. Sur la route, j'ai été arrêté par un maréchal-des-logis qui m'a gardé quatre jours à Bocognano les fers aux pieds, ni plus, ni moins qu'un assassin. Tu liras dans le Gaulois, à qui je l'envoie, le récit de cette histoire. Je reste huit jours encore à Ajaccio où l'on m'a fait une ovation éclatante. Bonjour aux amis et à bientôt. »

« Je te serre la main, » Albert GLATIGNY, »

En prison! Glatigny! en prison comme un assassin! — C'est impossible! la lettre est apocryphe! — Hélas! hélas! hélas! nos doutes furent bientôt dissipés! L'émancipation du lendemain contenait une lettre détaillée de notre ami. Glatigny avait bien été mis en prison, et il ne s'agissait ni de délit de presse, ni de rassemblement sur la voie publique, ni de société secrète, ni de chants séditieux, ni de conspiration, ni d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, ni d'excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres, il s'agissait bel et bien d'un assassinat, commis il y a sept ou huit ans, en wagon, sur la personne d'un honorable président. — Glatigny avait été pris pour Jud, qui, parait-il, n'est pas un mythe et qu'on a toujours l'espoir de découvrir. — Comme l'a dit notre confrère marseillais, Glatigny n'a décidément pas de chance, et ces choses-là sont faites pour lui. — Nous ne parlerons pas ici de l'attentat nouveau à la liberté personnelle, car cela n'est pas de notre compétence; mais une circonstance pénible de cette nouvelle aventure de notre ami, une circonstance qu'il nous est permis de souligner, ce sont les tortures que lui a infligées, dans le but de lui faire faire des révélations, la brute qui a commis cette méprise — un maréchal-des-logis, nommé Teissen.

Cette arrestation avait eu lieu le 1<sup>er</sup> janvier, la lettre de l'émancipation est datée du 11 et à cette époque Glatigny, par suite des mauvais traitements qu'il avait subis, était encore couvert de plaies.

Glatigny pris pour un assassin! lui, le doux et honnête Glatigny, lui, l'amant des muses, le chantre des belles filles et du soleil, le rumeur du Bois et de Vers les saules, un assassin!!! — O perspicacité de la force publique! — Tu nous

diras quelles furent les pensées pendant ces quatre jours de cachot, n'est-ce pas rêveur? — Un esprit faible serait devenu fou! — Voyez-vous d'ici les songes possibles; — l'erreur se prolongeant, — le procès ténébreux, — les robes rouges, — l'échafaud!

Une ressemblance de plus avec Gringoire, à qui je prenais souvent plaisir à te comparer, et qui faillit être pendu! — Pauvre et bienheureux Glatigny!

L'Ami Jacques.

P.-S. — Qu'était devenue Cosette pendant ta captivité?

RAZZIA

Revue de la petite presse départementale.

Et les braves petits journaux tombaient toujours!

Et toujours de nouveaux braves petits journaux surgissaient...

Pour mourir et renaître encore!

✂

Je lis dans le Mouvement, excellente feuille littéraire et satirique qui vient de paraître à Marseille, un portrait de critique théâtral que jamais je n'oserai reproduire ici, tant il ressemble à...

Oyez plutôt, lecteurs :

« Ils passent au contrôle, le chapeau bas, l'échine courbée, tachant d'atténuer par une attitude humble, suppliante, par des compliments de mauvais goût, la bassesse de leurs sollicitations; car, enfin, ils n'ignorent pas, ces impurs, que parfois le maître se met en colère et balaise de son pied brutal les places que l'impudique a méritées. »

Voici pour le moral. Maintenant passons au physique :

« O dieux, qu'il est laid! Sa tournure est vraiment grotesque. Cette moustache épaisse, cet œil sans éclat, ces nombreuses cicatrices de petite vérole, ces grandes mèches de cheveux gris raménées sur les tempes pour cacher les organes qui firent autrefois le désespoir de Midas; tout cela constitue une tête repoussante de vulgarité. Mais, que dis-je? C'est peut-être la plus laide caricature que j'aie vue de ma vie. »

En lisant les lignes qui précèdent, vous vous faites évidemment cette réflexion :

« Tiens! mais tous les soirs je vois cet idiot-là quelque part. »

Chut! pas un mot de plus.

✂

Un mot drôle édité par le Bonhomme normand :

Une célèbre Laïs de l'Athènes moderne, à qui son cancan peu chorégraphique a valu les offres les plus clinquantes, rentre à Caen avec chevaux et voitures.

— Tiens! s'écrie l'une de ses petites camarades, lorsqu'on lui demandera :

— Depuis quand as-tu cette voiture? Cette chère amie pourra répondre :

— Depuis que j'ai... cabriolé.

✂

M. Barielle est engagé au Grand-Théâtre de Marseille.

✂

On dit partout : « Jules Vallès est un original. » D'accord! Mais au moins a-t-il le mérite de ne pas être un original sans copie.

Jules FRANZ.

AUTOUR DE LYON

SAINT-ÉTIENNE.

Puisque Saint-Etienne se préoccupe vivement de l'Avant-Garde, il est juste, ce me semble, que cette feuille aimée s'occupe de notre ville.

Les intérêts de la libre pensée sont nombreux ici; ils ont leur organe politique : l'Eclair, comme ils ont aussi un antagoniste fort de ses millions et de ses anathèmes qu'il déverse à pleines mains.

Ce dernier a nom la Loire.

Et voilà que moi (comme dirait M. A. Dumas père), pauvre vieille brisque de cette petite presse tant et tant décriée, je viens offrir à l'Avant-Garde ma modeste collaboration.

Aux armes donc et en avant!

\*\*

Vous croyiez, comme je l'ai fait du reste jusqu'à ce jour, que le patriotisme français était mort!... Point du tout. Oyez plutôt ce trait de furia francesa :

Le tirage au sort a eu lieu ces jours derniers. Quelques jeunes conscrits ayant rencontré sur la place Jacquard un père jésuite, immédiatement ces futurs chauvins, emportés par leur patriotisme, et se croyant déjà en face de l'ennemi... de la chose publique, se sont précipités à coups de poings et vous ont rossé ce pauvre bon père qui n'en pouvait mais.

Que pensez-vous de cela!...

Moi, je crois que ces jeunes gens doivent être d'anciens fouettés des Bons-Pères.

On ne dit pas que le fils de Loyola ait présenté l'autre jour; il s'est contenté de faire arrêter ses ennemis.

Aucun journal de la localité n'a donné connaissance de ce fait à ses lecteurs. Je vous le donne tel qu'il m'a été conté.

\*\*

Pendant quelques jours notre vieux Mémorial de la Loire, journal nourri et repu d'annonces judiciaires, ne paraissait qu'en demi-feuille, les compositeurs de son imprimerie s'étant mis en grève pour salaire insuffisant.

L'affaire a passé au Conseil des Prud'hommes tout dernièrement. MM. les typographes ont été condamnés à payer à la maison Thôlier la somme de 50 fr. par tête, pour n'avoir pas donné de huitaine et en manière d'indemnité.

\*\*

Dans cette affaire, MM. les typographes doivent des remerciements à l'un des leurs, M. Rocher, je crois, qui a pris la défense et a tenu, d'une façon très-digne, la parole au nom de ses camarades.

On ne dit pas que M. Gaches ait accepté le tarif que lui proposent ses ouvriers.

\*\*

Tels sont les faits saillants de la quinzaine. Le public s'instruit de tout cela et va se distraire, le mardi et le jeudi, à la représentation de la Grande Duchesse que vient de monter M. Lamy.

Je ne comprends pas qu'on prône si fort le libretto de cet opéra-bouffe. Passe pour la musique, mais les paroles!... Je n'en donnerais certes pas une cartouche! Il est vrai que cela est richement monté et parfaitement interprété par Mmes Lamy, Georges-Marius, etc., etc., ainsi que par MM. Lamy, P. Didier, Rochette et Chamérat, pour qui, à ce qu'on dit, fut fait le proverbe : Jamais gros nez ne défigura beau visage.

De cela, comme de bien d'autres choses, on peut dire : Tout ce qui brille n'est pas or.

Nos remerciements quand même à notre directeur pour son zèle à nous donner les nouveautés.

E. POLYTHE.

EN MARAUDE

Aimez-vous les choses anciennes, chers lecteurs? Si vous ne les aimez pas, ce qui est un tort, bien certainement, puisque des gens très-

savants et très-riches font tout ce qu'ils peuvent pour nous ramener à ce bon vieux temps, il ne faut pas les dédaigner outre mesure. Il y a de bien bonnes choses dans l'histoire du passé : des choses édifiantes et comme, de nos jours, il ne s'en fait plus.

Si cela pouvait vous être agréable, je vous en parlerais de temps en temps, et pour commencer je vous donnerais un aperçu de ce que coûtaient jadis les absolutions, indulgences et autres choses sacrées, d'après un tarif arrêté au conseil du roi, le 4 septembre 1691, et imprimé à Lyon, chez Antoine Boudet (huitième édition).

Il est bien entendu que c'est au pape que l'on payait. Lisez :

Absolution du crime d'apostasie et d'hérésie . . . . . 80 livres.

Dispense et absolution de bigamie . . . . . 1030 »

Absolution pour avoir commis un homicide à son corps défendant et sans mauvaise intention . . . . . 75 »

Ceux qui étaient dans la compagnie du meurtrier devaient payer . . . . . 85 »

Indulgences pour sept années . . . . . 12 »

Permission de lire les livres défendus . . . . . 25 »

Dispense de simonie (sauf à augmenter selon les circonstances) . . . . . 40 »

Bref, pour manger les viandes défendues . . . . . 65 »

Excepté la bigamie qui me semble cotée un peu haut, ce sont là des prix doux. Avec une aisance honnête, on pouvait tuer son homme de temps en temps. Les indulgences sont vraiment trop bon marché. Pour les mariages, c'est plus cher :

Dispense du 4<sup>e</sup> degré, avec causes . . . . . 65 livres

» » » sans causes . . . . . 90 »

Avec absolution des familiarités que les futurs ont eues ensemble . . . . . 180 »

Pour les parents au 2<sup>e</sup> degré d'un côté et au 4<sup>e</sup> de l'autre, les nobles paieront . . . . . 1430 »

Pour les parents au 2<sup>e</sup> degré d'un côté et au 4<sup>e</sup> de l'autre, les roturiers . . . . . 1130 »

Les parents au second degré paieront . . . . . 4330 »

Si la future a accordé des faveurs au futur, ils paieront, en outre, pour l'absolution . . . . . 2030 »

Celui qui a joui des faveurs d'une veuve pendant la vie du premier mari, devra payer, pour l'épouser légitimement . . . . . 190 »

Je m'arrête là pour aujourd'hui. Que les lecteurs commentent ces chiffres et réfléchissent sur l'utilité du tarif lui-même, et ils conviendront que les temps sont bien changés.

Où sommes-nous?... Où allons-nous?...

STIBION.

Un abonné du Grand-Impérial nous envoie en trois mots son avis sur la première représentation de Joseph en Egypte :

« C'est une mystification. » A samedi notre article.

CORRESPONDANCE

7 Février. — Prière de déposer dans la boîte un mot d'explication. Amitiés.

H. V. — Recevez lettre.

G. P. — Article bien fait. Très-disposé, mais de l'actualité avant tout.

O. B. I. — On oublie donc ses amis...

Le Propriétaire-Gérant : GROS-DENIS.

Lyon, Imprimerie JEYRAN & BOUQUON, rue Mercière, 92.

femme ne soit pieuse que juste ce qu'il faut pour vouloir accomplir son vœu, la marche de la pièce sera la même absolument; il est vrai que le public serait privé d'un grand nombre de saillies très-heureuses, et dont on rit de bon cœur : « Mon Dieu, vous qui pouvez tout, prie Séraphine accablée en présence de son ancien amant, faites que je ne me sois jamais donnée à cet homme-là. » Voilà au moins une dévote de bonne foi; sa confiance en la puissance divine est illimitée, comme on voit. Les traits de ce genre abondent : le premier et le second acte surtout sont remplis de cet esprit caustique. Ce n'est pas la faute de M. Homerville s'il interprète à sa façon, c'est-à-dire fort mal, le rôle de Chapelard : le sacrilège Chapelard, l'oracle des dévotes, n'est pas un personnage des mieux réussis; on ne peut le voir ni l'entendre sans se rappeler involontairement ce bon Monsieur Tartuffe :

Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

Malheureusement, l'imitation est pâle, bien pâle. Chapelard boit, mange, se chauffe, se dort, pour avoir à ne pas s'occuper de son corps; Chapelard sait que « il est avec le ciel des accommodements »; Chapelard connaît à fond l'art de ne pas tenir son serment. Une restriction mentale, et le tour est joué. C'est bien vieux tout cela : en a-t-on assez usé des restrictions mentales depuis deux siècles. Mais les bonnes choses font passer les médiocres, et si Chapelard est manqué comme type, le baron est mieux; pau-

vre homme, le baron! un ancien colonel, à qui Séraphine, sa femme, défend de fumer en carême; fait découper des images de saints et manger de la morue; et le vieux militaire se soumet pour plaire au ciel. M. Harville a bien interprété ce rôle; d'ailleurs, l'interprétation laisse peu à désirer du côté des hommes : MM. Bondonis et Train méritent des éloges; M. Montbazou n'est décidément pas taillé pour la comédie; quant à M. Chevalier, il s'est trop souvenu de M. Stanislas dans le Fils de Giboyer. A ce propos, je ferai remarquer à M. d'Herblay qu'à la manière dont il remplace les artistes, on croirait qu'il fait une liquidation. Voyez plutôt : M. Stanislas s'en va, M. Chevalier prend sa place; M. Henri, que nous regrettons encore, a cédé son emploi à M. Thibaut; notre bon Lamy, ce qui est plus grave, à M. Homerville; M. Ménéhand a remplacé M. Lebrun. Nous finirons par avoir dans les premiers emplois une série de doublures : notre cher directeur prépare de l'ouvrage à son successeur avec ce système. M. Train va au Gymnase à la fin de cette année; j'ai une peur de tous les diables qu'il soit remplacé par M. Chevalier. Vous me direz que, si M. d'Herblay agit de cette façon, c'est qu'il y trouve son avantage : ce n'est pas précisément une raison.

A nos moutons. Quand on a pris une fois une mauvaise habitude, il est bien difficile de la perdre; depuis les Pattes de Mouche, Sardou n'a pas cru devoir faire une comédie sans y in-

roduire une lettre ou même plusieurs, qui corsent l'intrigue, c'est vrai, mais qui, en somme, pourraient être supprimées avec avantage : il vous souvient encore de cette fameuse lettre de Maison Neuve, déchirée avec tant de candeur par un mari peu soupçonneux; cette fois, nous en avons un paquet, oui, un paquet, et des lettres adressées par la dévote Séraphine à son amant, M. de Montignac; c'est Yvonne, cette fois, la fille même de Séraphine, qui les brûle sans les lire, sans même les regarder. O ingénieur! Mademoiselle Meyronnet a enfin rempli très-convenablement un rôle; elle a parfois dans le personnage d'Yvonne des élans d'une tendresse naïve, d'une joie d'enfant, comme on n'a pas l'habitude d'en trouver depuis quelque temps chez cette artiste; si ce mieux pouvait durer.

Quant à M. Bondonis (de Plantrose), il joue avec verve, avec entrain. Je vous recommande au commencement du quatrième acte une scène délicieuse : Plantrose raconte une entrevue qu'il vient d'avoir avec Agathe sa femme, fait excessivement rare, car Agathe est fille de Séraphine, et, en cette qualité, plongée jusqu'au cou dans l'eau bénite; cet épisode est d'une fraîcheur, d'une jeunesse, et M. Bondonis y donne tant de charme, qu'on serait tenté de faire bisser.

M. Train est également bon dans le rôle de Robert, je l'ai déjà dit; il est à remarquer que dans tous les rôles où l'amour ne s'échappe pas en

déclarations passionnées, il n'y a que des cloges à faire à M. Train. Dans le cas contraire, pâtâtras.

Résumons : un mot d'abord, les cléricaux n'ont pas jugé à propos de se déranger à Lyon, et ils ont bien fait; entre nous, je ne crois guère aux manifestations parisiennes; il y a eu des sifflets, c'est vrai, mais probablement parce que la pièce ne convenait pas à tout le monde. Les amis de l'auteur se sont écriés : Les Jésuites! et le bon public court à la représentation. Non, la nouvelle œuvre de Sardou n'est pas assez solide pour mériter une cabale; elle ne prouve pas grand-chose; mais elle intéresse et amuse : jamais dans aucun de ses ouvrages l'auteur n'a fait une telle dépense d'esprit; et M. d'Herblay tiendrait un véritable succès, s'il trouvait le moyen de donner provisoirement une remplaçante à Mme Dalloca, ce qui ne doit pas être bien difficile; mais, si, confiant dans l'attrait du spectacle et du nom de l'auteur, il juge convenable de ne pas grever son budget de quelques cents francs qu'il pourrait pourtant employer plus mal.

J'allais oublier le principal : nous avons, sur un point! mais sur un point seulement, des éloges à décerner à la direction; des décors neufs! Vous ne les avez pas vus, je parie; regardez un peu cette grande pancarte, sur la façade du théâtre, où l'on lit en gros caractères : SÉRAPHINE, etc.

Ernest CAPITAN.